



HAL
open science

Utiliser les arts pour repenser nos paysages intellectuels et vécus, du maniement sociologique à l'expérimentation urbanistique.

Cécile Léonardi

► To cite this version:

Cécile Léonardi. Utiliser les arts pour repenser nos paysages intellectuels et vécus, du maniement sociologique à l'expérimentation urbanistique. . IVème Congrès de l'Association Française de Sociologie "Création et innovation", Université Pierre-Mendès-France, Grenoble, Jul 2011, Grenoble, France. halshs-01315951

HAL Id: halshs-01315951

<https://shs.hal.science/halshs-01315951>

Submitted on 17 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cécile LÉONARDI

Utiliser les arts pour repenser nos paysages intellectuels et vécus, du maniement sociologique à l'expérimentation urbanistique.

Je me propose, dans le temps qui m'est imparti, de mettre en regard deux types d'expériences qui n'ont pas grand chose en commun, si ce n'est le fait de manipuler des contenus artistiques et littéraires en vue de bousculer un certain ordre du savoir. Ce grand écart est risqué. Je n'ai en effet que vingt petites minutes pour vous convaincre de l'intérêt qu'il revêt sur le plan sociologique. Je le tente néanmoins au vu des questions qu'il soulève et qui intéressent directement nos façons d'utiliser les arts et la littérature en sociologues, que ce soit pour déconstruire les évidences du sens commun ou pour réfléchir nos propres pré-requis scientifiques. Sur ce point, certaines expériences développées dans des cadres très éloignés du nôtre peuvent, à mon sens, ouvrir des pistes à explorer pour renouveler les démarches épistémologiques d'ores et déjà tentées sur le terrain de la sociologie, démarches sur lesquelles je vais revenir très rapidement pour commencer.

Quand les arts aident le sociologue à étayer son discours et à en réfléchir la logique.

Il nous vient rarement à l'idée de ranger les arts et la littérature parmi les outils de la sociologie. Un tel réflexe doit beaucoup aux sociologues eux-mêmes qui sont souvent plus enclins à exploiter cette ressource qu'à s'étendre sur la manière dont ils l'utilisent. Wolf Lepenies, dans *Les trois cultures*, retrace minutieusement l'histoire de cette discrétion qui est aussi celle d'un malentendu. Remontant aux prémisses de la sociologie française, il rappelle qu'à la fin du XIX^{ème} siècle le projet de Durkheim a ses partisans et ses détracteurs qui, pour la plupart, reprochent au sociologue sa prétention à vouloir étudier scientifiquement la société « [en jetant] par-dessus bord la panoplie de la culture littéraire, sans pour autant pouvoir jamais atteindre l'exactitude d'une science de la nature¹ ». Lepenies note, non sans une certaine ironie, que ces mêmes détracteurs se trompaient sur au moins l'un de ces deux points concernant la démarche durkheimienne : « tous ceux qui avaient critiqué Durkheim sans l'avoir lu oubliaient qu'il faisait partie de ces sociologues qui, non seulement connaissaient les œuvres littéraires, mais les utilisaient aussi à des fins sociologiques. [...]. C'est à Faust et à Werther, au Rolla de Musset et à Don Juan, au Raphaël de Lamartine et pour finir au René de Chateaubriand que Durkheim se réfère pour distinguer les modes de suicide² ». Laurence Ellena reconnaît quant à elle que l'utilisation de la littérature en sociologie est un phénomène qui « n'est ni nouveau, ni dépassé, ni seulement français³ ». On peut en dire à peu près autant des arts plastiques, du théâtre ou du cinéma.

Bien que les ressources heuristiques de la littérature soient de loin celles que les sociologues exploitent le plus, ils ne se privent jamais de se référer à d'autres sources artistiques pour étayer d'une part, réfléchir et remanier d'autre part leurs propres discours sur le monde. Ce pli heuristique qui marque l'histoire de la pensée sociologique a pour singularité de la plier dans les deux sens que je viens de mentionner. La plupart du temps, les sociologues utilisent certaines références artistiques ou littéraires en vue d'illustrer, de compléter, d'approfondir la connaissance qu'ils échafaudent sur tel ou tel aspect du social. Dans ce cas, ils font usage de l'art pour donner un élan, une prise symbolique à la manière dont ils cherchent à retourner le sens commun. Bourdieu le reconnaît assez clairement au cours d'un de ses entretiens avec Loïc Wacquant, en prenant pour exemple la manière dont il a stratégiquement exploité, dans *La domination masculine*, une nouvelle de Virginia Woolf :

1 Lepenies W., *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Ed° de la Maison des sciences de l'Homme, 1990, p. 68.

2 *Ibid.*, p. 83 et 84.

3 Ellena L., « la sociologie française contemporaine et ses références littéraires », in *À la recherche du meilleur des monde. Littérature et sciences sociales*, (sous la direction d'A. Guillemin et F. Grao), Paris, L'Harmattan, 2006, p. 92.

La promenade au phare. Il avoue que ce texte lui a en l'occurrence permis d'illustrer « une dimension paradoxale de la domination symbolique, dimension qui est presque toujours ignorée par la critique féministe, c'est-à-dire la domination du dominant par sa domination⁴ ». Sur ce point, exploiter *La promenade au phare* lui a offert la possibilité de jeter « un regard féminin sur l'effort désespéré et assez pathétique que tout homme doit faire, dans son inconscience triomphante, pour tenter de se conformer à la représentation dominante de l'homme.⁵ ». Dans le même recueil d'entretiens, Bourdieu mentionne une autre façon d'utiliser la littérature, destinée cette fois à retourner le sens commun du sociologue lui-même. Il introduit ce second mode d'emploi en affirmant que les chercheurs en sciences sociales « peuvent trouver dans les œuvres littéraires des indications ou des orientations de recherche qui leur sont interdites ou dissimulées par les censures propres au champ scientifique.⁶ ». Il reconnaît quant à lui avoir découvert chez Virginia Woolf là encore, mais aussi chez James Joyce, William Faulkner, Claude Simon différentes mises en récit de l'expérience temporelle qui ont su bousculer sa propre façon d'aborder les histoires de vie. Les expérimentations formelles de ces écrivains l'ont, de là, encouragé à remettre en question la forme qu'il imprimait à la parole de ses interviewés, et à faire plus fondamentalement retour sur les codes silencieux qui contraignent et appauvrissent l'écriture scientifique. Utiliser la littérature pour réfléchir les tenants du discours sociologique est une expérience que Bourdieu n'est pas le seul à avoir tentée. Howard Becker, dans *Comment parler de la société*⁷, retire des textes de Georges Perec, entre autres, de quoi questionner et remettre en débat l'administration de la preuve en sociologie. Anne Barrère et Danilo Martucelli, dans un ouvrage au titre évocateur *Le roman comme laboratoire : de la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*⁸, fouillent quant à eux un corpus de deux cent romans issus de la littérature française contemporaine à la recherche de nouvelles catégories susceptibles d'enrichir l'appareillage conceptuel du sociologue. Jean-Olivier Majastre, Florent Gaudez, Jacques Leenhardt choisissent de leur côté d'approfondir cet usage épistémologique de la littérature en particulier, et des arts d'une manière plus générale, en développant des dispositifs discursifs destinés à faire valoir, jusque dans la forme donnée au texte sociologique, les expériences réflexives que certaines œuvres d'art leur inspirent.

Utiliser des sources et des dispositifs artistiques pour mettre un paysage en question.

Si je survole ici un peu vite les différents usages que les sociologues peuvent faire de l'art et de la littérature, c'est parce que j'aimerais interroger la manière dont ces usages se pratiquent et se rejouent sur un autre terrain, celui de l'urbanisme. La présentation d'un cas en particulier va occuper la suite de mon propos. Ce cas, j'ai eu l'occasion de l'étudier avec mes étudiants dans le cadre du séminaire de Master dont j'ai la responsabilité à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble, séminaire qui porte sur l'évolution récente des démarches imaginées par les architectes et les urbanistes pour répondre aux problématiques, tout autant procédurales qu'épistémologiques, soulevées par les enjeux du développement durable. Si j'ai jugé intéressant de m'attarder sur ce cas, c'est parce qu'il témoigne d'une expérience qui fait écho à celles que tentent certains sociologues, tout en manifestant des singularités donnant à réfléchir aux démarches qui restent à imaginer sur le terrain même de la sociologie. Pour replacer cette expérience dans son contexte, il faut évoquer la commande qui en a fourni le cadre. En 2006, un appel d'offre a été lancé par le Syndicat de Pays du Grésivaudan pour élaborer la charte paysagère d'un territoire qui s'étend de Grenoble à Chambéry. Cette charte avait pour objectif de fédérer les quarante-neuf communes de cette vallée alpine (plateaux y compris) autour d'une série d'engagements portant sur la préservation et la valorisation

4 Bourdieu P., Wacquant L., *Réponse. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil, 1992, coll. Libre Examen, p. 147.

5 *Ibidem*.

6 *Ibid.*, p. 178.

7 Becker H. S., *Comment parler de la société. Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales*, Paris, La Découverte, 2009.

8 Barrère A., Martucelli D., *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Paris, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, coll. Le regard sociologique.

de ses paysages. L'équipe retenue était composée d'une paysagiste mandataire, d'une urbaniste, de deux architectes et d'une consultante en développement touristique.

Afin d'élaborer la charte paysagère attendue, cette équipe a commencé par se poser une question simple, celle de savoir à quels paysages ledit document allait concrètement s'appliquer. En parlant de préservation et de valorisation, l'intitulé de la commande visait implicitement des paysages menacés, dont il fallait protéger l'intégrité. Cet intitulé ne parlait pas de paysages en mouvement, ni de milieux de vie dont il s'agissait d'accompagner les évolutions. Il est effectivement tentant d'associer les paysages du Grésivaudan à la monumentalité de ses massifs et à la fragilité de ses espaces naturels plutôt qu'au territoire urbanisé qui occupe sa vallée, patchwork d'espaces agricoles, industriels, résidentiels, commerciaux, traversé et vécu quotidiennement par près de 90 000 habitants et au moins autant d'usagers de passage. L'équipe mandatée a rapidement perçu ce présupposé chez les élus et les techniciens territoriaux qui avaient établi l'appel d'offre et qui constituaient les futurs utilisateurs de la charte à construire. L'équipe a donc cherché à retourner ce présupposé, à le mettre en tout cas en débat lors du premier comité de pilotage. L'enjeu pour les jeunes professionnels réunis dans cette équipe était de *compliquer* l'opposition de principe entre un paysage naturel à préserver et un paysage produit par l'homme, censé dégrader le premier de manière inéluctable. À cette fin, ils ont choisi d'exploiter des ressources documentaires inattendues, à savoir des gravures et des peintures du XVIIIème et XIXème siècle représentant des vues de la vallée, auxquelles ils ont associés des citations empruntées à une littérature variée, allant des guides touristiques de la Belle Époque aux *Mémoires d'un touriste* de Stendhal. Ce montage leur a permis d'évoquer ce que des documents scientifiques et techniques n'auraient pas su traduire, à savoir le regard sensible porté pendant près de deux siècles sur la vallée du Grésivaudan. Ce que cadraient les peintres, ce que pointaient les écrivains en terme de paysage remarquable, ce n'était pas tant le relief monumental et sauvage des montagnes alentours, qu'une vallée fertile façonnée par l'activité humaine. User de ce montage a permis de faire exister aux yeux des élus et des techniciens réunis lors de ce premier comité de pilotage, l'ambivalence des paysages dont ils avaient la charge, paysages composites travaillés par la nature et par l'homme d'une manière inséparable.

La question qui restait ouverte à l'issue de cette première étape était de savoir comment diagnostiquer l'hétérogénéité révélée d'un tel paysage. Il s'agissait désormais de prendre en compte un écosystème complexe, enchevêtrant des espaces naturels et un cadre de vie urbain dont les ressources, les qualités, les modalités d'usages et les potentiels d'évolutions restaient à identifier. L'équipe mandatée présentait qu'un tel diagnostic devait nécessairement remettre en jeu les catégories de l'expertise urbanistique, cette expertise ayant tendance à quadriller la réalité d'un territoire selon des échelles de valeurs implicites, ses catégories les plus usuelles jugeant de la qualité ou du défaut de qualité de tel ou tel réalité urbaine et/ou paysagère. Au lieu de se charger seule de ce chantier de réflexion, l'équipe a jugé déterminant de l'ouvrir aux élus et aux techniciens du Grésivaudan, afin de co-produire avec eux une approche tout à la fois réflexive et prospective du diagnostic paysager qu'il s'agissait d'inventer le cas échéant. Pour ce faire, elle a imaginé un dispositif expérimental directement inspiré de ceux que développent différents collectifs d'artistes contemporains qui s'intéressent à la ville. Citons notamment *Stalker* et *Ici-même Grenoble* qui réinterprètent depuis le début des années quatre-vingt-dix les dérives psychogéographiques des situationnistes pour explorer des espaces désaffectés ou à la lisière des pôles urbains et en dresser des cartographies tout aussi poétiques que politiques. S'inspirant de ces expérimentations, notre équipe a choisi de construire six itinéraires différents, frayés dans l'épaisseur composite des paysages de la vallée, circuits de quelques kilomètres à parcourir à pied. Elle a envoyé le détail de ces parcours aux élus et aux techniciens qui souhaitaient s'impliquer dans la démarche. L'équipe a ensuite donné rendez-vous aux différents groupes constitués pour arpenter avec eux les six itinéraires. Les marcheurs devaient former des binômes, chaque binôme se voyant remettre un appareil photo jetable de 24 poses. L'équipe leur confiait également une liste de 24 adjectifs couramment utilisés dans un diagnostic urbain, les binômes devant imager chacun de ces qualificatifs par une photo. Aucun couple de marcheur n'avait le droit de revenir sur ses pas pour réaliser les clichés demandés. Il n'avait pas non plus la possibilité de changer d'avis une fois la

photo prise, l'archaïsme de l'appareil jetable interdisant ce type d'hésitation. Autrement dit, chaque photo devait faire l'objet d'une habile négociation au sein du binôme, au fur et à mesure de l'arpentage collectif auquel il prenait part.

[Les visuels qui suivent sont tirés de La Chartes Paysagère du Pays du Grésivaudan, consultable dans les locaux des quarante-neuf communes de la Communauté de Commune du Grésivaudan]



Charte paysagère du Grésivaudan, parcours photographiques, 2006



urbain

dense



Charte paysagère du Grésivaudan, «le paysage des uns n'est pas le paysage des autres», ateliers participatifs 2007

rural



Charte paysagère du Grésivaudan, «le paysage des uns n'est pas le paysage des autres», ateliers participatifs 2007

exposé



Charte paysagère du Grésivaudan, «le paysage des uns n'est pas le paysage des autres», ateliers participatifs 2007

intime



Charte paysagère du Grésivaudan, «le paysage des uns n'est pas le paysage des autres», ateliers participatifs 2007

Ces regards négociés ont produit un panorama surprenant des paysages de la vallée du Grésivaudan. Ils en ont surtout fabriqué une autre lecture en faisant apparaître la relativité des catégories traditionnellement utilisées pour les décrire. L'équipe mandatée a exploité ce contenu pour organiser une série d'ateliers au sein desquels étaient rediscutées, selon d'autres catégories, les particularités insoupçonnées des paysages parcourus. C'est sur la base de cette documentation co-produite et retravaillée collectivement que l'équipe a construit son diagnostic et a proposé une série de projets à mener pour développer d'une manière durable l'écosystème complexe de la vallée étudiée.

Ce que je retiens pour ma part de la démarche expérimentée par ces jeunes professionnels, c'est l'espace de négociation qu'elle a su créer entre culture savante et savoirs ordinaires, autour d'un enjeu de connaissance ayant pour objet l'avenir d'un paysage. Le recours à différentes sources artistiques a été déterminant pour engager cette négociation. Sur ce point, on peut dire que les architectes, urbanistes et paysagistes de l'équipe mandatée ont fait usage de l'art comme beaucoup de sociologues s'y emploient, à la fois pour retourner le sens commun, à la fois pour réfléchir les catégories de pensée et les procédures savantes de leur propre domaine d'expertise. L'équipe a néanmoins réussi à articuler ces deux expériences réflexives en faisant des publics retournés par la première, les principaux acteurs de la seconde. Dans ce cas précis, il a été question pour ces jeunes professionnels d'utiliser les ressources de l'art, non plus seulement pour bousculer un certain ordre du savoir, mais pour rejouer l'ordre des places qui structure la production de ce savoir. On peut se demander si cette expérience aurait un intérêt à être transposée dans des cadres ou des situations de recherche plus familiers aux sociologues. N'est-elle pas condamnée à rester une curiosité attachée à la singularité et à la souplesse de la commande à laquelle elle répondait ? Je laisserai cette question ouverte, en me permettant néanmoins de conclure sur les suggestions qu'un des sociologues auxquels je me suis référée plus tôt, Jacques Leenhardt, avance dans un ouvrage paru en 1996 et intitulé *Villette-Amazone, manifeste pour l'environnement au XXIème siècle*.

Revenant sur les engagements pris par les Nations-Unies lors du sommet de la terre de Rio en 1992, Leenhardt souligne que le chantier qui s'annonce pour rendre nos modes de développements plus durables n'est pas seulement politique, technique ou économique mais profondément culturel. Ce chantier repose selon lui sur une nouvelle articulation, « un nouvel équilibre entre l'homme, ses savoirs et la nature⁹ », cette articulation inédite impliquant « un amendement de nos savoirs, une nouvelle épistémologie¹⁰ ». Leenhardt reconnaît par ailleurs qu'un tel « amendement » peut dès à présent se nourrir des fictions produites par les artistes. Il tente pour sa part d'engager ce travail réflexif en mobilisant, sur près de cent pages, une étonnante variété d'oeuvres plastiques et littéraires (cette sélection allant des peintures de Rembrandt aux performances de Joseph Beuys et de Richard Long en passant par les installations de Marcel Duchamps et de Gloria Friedman, entre autres), afin de mettre en question et de discuter les théories de la nature qui se sont développées de la Renaissance jusqu'à la fin du XXème siècle. En préambule de cette exploration critique, Leenhardt suggère qu'il nous faut « regarder les images [des artistes] comme le miroir profond et léger à la fois, qui seul peut nous rendre à notre complexité d'humains s'étant arrachés aux hasards de la nature et pourtant faisant partie intégrante d'elle¹¹ ». Il affirme également, en guise d'ouverture adressée aux chercheurs en sciences humaines et sociales : « Lorsque interviennent des transformations nécessaires et profondes de paradigmes, quand l'heure des modifications de pensée est venue, et qu'elles doivent être assumées démocratiquement par tous les citoyens et non pas remises aux seuls compétences des techniciens, [...] alors il faut que chacun soit en son for intérieur armé des instruments de pensée et de sensibilité qui le feront participer pleinement aux grandes transformations qui s'annoncent. Il faut que ce savoir culturel vienne remplacer la peur qui nous étroit à l'heure du changement.¹² ». La nouvelle

9 Leenhardt J., Laville B., *Villette-Amazone. Manifeste pour l'environnement au XXIème siècle*, Paris, Actes Sud, 1996, p. 10.

10 *Ibid.*, p. 12.

11 *Ibid.*, p. 14.

12 *Ibid.*, p. 15.

épistémologie dont parle Leenhardt est de l'ordre d'une épistémologie partagée qui reste, en tant que telle, à inventer. L'expérience dont je vous ai parlée ouvre à mon sens des pistes pour la mettre en œuvre. Elle rappelle en tout cas qu'il s'agit aujourd'hui de construire des instruments de pensée capables d'armer toutes les consciences, de celles des chercheurs à celles des acteurs impliqués dans la transformation de nos milieux de vie.

Bibliographie.

Barrère A., Martucelli D., *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Paris, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, coll. Le regard sociologique.

Becker H. S., *Comment parler de la société. Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales*, Paris, La Découverte, 2009.

Bourdieu P., Wacquant L., *Réponse. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil, 1992, coll. Libre Examen, p. 147.

Collectif Ici-Même, *Les paysages étaient extraordinaires*, Grenoble, Tous Travaux d'Arts, 2004.

Ellena L., « la sociologie française contemporaine et ses références littéraires », in *À la recherche du meilleur des monde. Littérature et sciences sociales*, (sous la direction d'A. Guillemin et F. Grao), Paris, L'Harmattan, 2006, coll. Logiques Sociales.

Gaudez F., *Pour une socio-anthropologie du texte littéraire, Approche sociologique du Texte-acteur chez Julio Cortázar*, Paris, L'Harmattan, 1997, coll. Logiques Sociales.

Leenhardt J., Laville B., *Villette-Amazone. Manifeste pour l'environnement au XXIème siècle*, Paris, Actes Sud, 1996.

Lepenes W., *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Ed° de la Maison des sciences de l'Homme, 1990.

Majastre J.-O., *Approche anthropologique de la représentation, entre corps et signe*, Paris, 1999, L'Harmattan, coll. Logiques sociales.

Stalker, *Attraverso i territori attuali / À travers les territoires actuels*, Paris, Édition Jean Michel Place, 1996, coll. In visu, In situ.